

## L'état de nos connaissances sur

# L'ARCHITECTURE DES CHÂTEAUX-FORTS ALSACIENS

L'intérêt pour les châteaux-forts alsaciens s'éveille dès le XVIII<sup>e</sup> siècle. En 1908, c'est d'une masse déjà énorme de travaux que le Surgençon tire le bilan, malheureusement sans critique. Pourtant, l'étude scientifique du sujet n'a commencé qu'il y a moins de vingt ans avec les recherches de H. Zumbstein et R. Will et les fouilles de l'Opération Tourpe.

Ces monuments sont au point de rencontre de diverses disciplines : l'histoire — car il s'agit d'édifices — mais pour évoquer d'une étude historique d'ensemble — l'archéologie — car ils ont été détruits — mais en France, elle est encore au stade d'un artisan — l'architecture — mais en France, elle est encore au stade d'un artisan — l'histoire — car il s'agit d'édifices — mais pour évoquer d'une étude historique d'ensemble — l'archéologie — car ils ont été détruits — mais en France, elle est encore au stade d'un artisan.

## Les châteaux-forts

par  
Bernard METZ

### PROBLÈMES ET MÉTHODES DE DATATION

#### Les sources écrites

Les constructions datées par inscription étant rarissimes et tardives, la chronologie absolue ne peut se fonder que sur les textes, mais ceux-ci sont avares de renseignements précis : parmi les renseignements mineurs, il n'y en a que quatre dont ils signifient expressément la construction. Pour tous les autres, seule une étude historique approfondie peut apporter des éléments de datation, d'une précision d'ailleurs très variable. Surtout qu'il est rare que l'historien seche d'appliquer une telle construction s'applique tel texte : aux vestiges actuels (en tout ou en partie) ou à un édifice disparu au même endroit ? En particulier, une date de première mention ne prouve rien à elle seule : Dreisheim n'est pas cité avant 1448, mais personne ne nie qu'il est antérieur de plus d'un siècle. Falkenstein est mentionné dès 1141, mais rien dans les vestiges actuels ne paraît antérieur au XIV<sup>e</sup> siècle, et le château primitif a pu être en bois. Aspiller n'est cité de première mention à celle de construction, comme le fait volontiers Saich<sup>2</sup>, aboutit à des conclusions ilusoires.

#### Détails formels et fonctionnels

Will s'est gausse des datations fondées sur les détails formels et le décor des monuments. Il faut pourtant reconnaître avec Grens, qui en a entrepris récemment la défense et illustration<sup>3</sup>, qu'on peut tirer de cette méthode des résultats appréciables, à condition de l'employer avec le tact nécessaire — de ne pas lui demander, par exemple, une datation à moins de vingt ans près — et de disposer d'une sérieuse culture architecturale. Les monuments de référence, bien



# L'état de nos connaissances sur

## L'ARCHITECTURE DES CHÂTEAUX-FORTS ALSACIENS

L'intérêt pour les châteaux-forts alsaciens s'éveille dès le XVIII<sup>e</sup> siècle. En 1908, c'est d'une masse déjà énorme de travaux que le *Burgenlexikon* tire le bilan, malheureusement non critique. Pourtant, l'étude scientifique du sujet n'a commencé qu'il y a moins de vingt ans avec les recherches de H. Zumstein et R. Will et les fouilles de l'Opération Taupe.

C'est que les châteaux sont au point de rencontre de diverses disciplines : l'histoire — or il a fallu attendre F. Rapp pour disposer d'une étude historique d'ensemble —, l'archéologie médiévale — qui a mis très longtemps à se constituer et à se faire reconnaître comme discipline scientifique —, l'architecture (au sens de l'allemand *Baugeschichte*) — mais en France elle est encore en quête d'un statut — enfin l'histoire de l'art, qui s'est désintéressée d'édifices peu accessibles, mal conservés et mal éclairés par les textes. De ce fait, les châteaux ont été largement abandonnés aux amateurs. Or, s'il y a d'excellents amateurs, tels en leur temps le facteur d'orgues Silbermann ou le juriste Piper, d'autres font preuve de sérieux défauts de méthode et d'une confiance induite en la parole des spécialistes ou réputés tels. S'y ajoute trop souvent le vice — partagé par certains « professionnels » — de recopier sans contrôle les assertions d'auteurs plus anciens. Le résultat est une masse écrasante de titres, dont la moitié au moins est totalement inutile, et dont bien peu méritent vraiment confiance. Aussi le bilan qui suit se fonde-t-il sur un nombre limité de publications presque toutes récentes<sup>1</sup>.

### PROBLÈMES ET MÉTHODES DE DATATION

#### Les sources écrites

Les constructions datées par inscription étant rarissimes et tardives, la chronologie absolue ne peut se fonder que sur les textes, mais ceux-ci sont avares de renseignements précis : parmi les monuments majeurs, il n'y en a que quatre dont ils signalent expressément la construction<sup>2</sup>. Pour tous les autres, seule une étude historique approfondie peut apporter des éléments de datation, d'une précision d'ailleurs très variable. Surtout qu'il est rare que l'historien sache *vraiment* à quelle construction s'applique tel texte : aux vestiges actuels (en tout ou en partie ?), ou à un édifice disparu au même endroit ? En particulier, une date de première mention ne prouve rien à elle seule : Dreistein n'est pas cité avant 1442, mais personne ne nie qu'il est antérieur de plus d'un siècle. Falkenstein est mentionné dès 1141, mais rien dans les vestiges actuels ne paraît antérieur au XIV<sup>e</sup> siècle, et le château primitif a pu être en bois. Assimiler la date de première mention à celle de construction, comme le fait volontiers Salch<sup>3</sup>, aboutit à des conclusions illusoire.

#### Détails formels et fonctionnels

Wirth s'est gaussé des datations fondées sur les détails formels et le décor des monuments. Il faut pourtant reconnaître avec Arens, qui en a entrepris récemment la défense et illustration<sup>4</sup>, qu'on peut tirer de cette méthode des résultats appréciables, à condition de l'employer avec le tact nécessaire — de ne pas lui demander, par exemple, une datation à moins de vingt ans près — et de disposer d'une sérieuse culture architecturale. Les monuments de référence, bien

entendu, doivent être judicieusement choisis<sup>5</sup> et eux-mêmes solidement datés, ce qui est finalement rare, du moins à l'époque romane. De plus, cette méthode échoue souvent devant l'extrême sobriété et/ou la mauvaise conservation de la plupart des châteaux-forts : on est au comble de la joie quand on y découvre *un* chapiteau ; même les bases et les nervures sont rares ; en revanche, les formes des baies ont été étudiées avec fruit<sup>6</sup>. Des détails fonctionnels tels que la présence et la forme des hourds, des meurtrières, des dispositifs de blocage des volets, des latrines peuvent également fournir quelques indications<sup>7</sup>.

## L'appareil

Depuis l'étude pionnière de Leistikow<sup>8</sup>, on s'efforce de plus en plus de dater la maçonnerie elle-même. Ce procédé exige les mêmes précautions que le précédent ; il peut s'appliquer à un nombre bien supérieur d'édifices, mais il est plus incertain, car l'évolution est lente, et nullement linéaire<sup>9</sup>.

On sait que la dimension moyenne des blocs diminue du XII<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle ; en revanche, l'évolution de leurs formats (allongés, trapus, carrés, de champ) est encore mal connue. Pour ne pas en rester à des impressions facilement trompeuses, il serait bon d'étudier ces points statistiquement, de préférence à partir de relevés photogrammétriques — dont la réalisation est d'autant plus urgente que de nombreux murs sont menacés d'écroulement à court ou moyen terme. Une étude récente<sup>10</sup> a montré quels résultats surprenants, peu visibles à l'œil nu, peuvent livrer de tels relevés.

L'appareil à bossage, qui apparaît dans le courant du XII<sup>e</sup> siècle<sup>11</sup>, est probablement né du désir d'économiser la main-d'œuvre. Par la suite, ce souci s'efface devant des préoccupations esthétiques<sup>12</sup>. On s'accorde à opposer les gros blocs du XII<sup>e</sup> siècle, à liseré mince et bosse brute, à ceux du début du XIII<sup>e</sup> siècle, de format plus maniable et à bosse souvent taillée en coussinet. On s'est moins intéressé, sinon pour noter leurs liserés plus larges, aux bossages plus tardifs : vestige du vieux préjugé selon lequel la pierre à bosse disparaîtrait après 1250<sup>13</sup>. Dans le détail, l'accord est encore loin d'être réalisé, du fait de l'inégale acuité des observations et de la difficulté de réduire à quelques formules une évolution complexe, dans laquelle la nature de la pierre, les traditions locales, le goût personnel ont sûrement joué un rôle.

Du XII<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle, l'appareil à bossages passe d'un aspect irrégulier, évoquant presque la roche native, à une allure plus calme et disciplinée<sup>14</sup>, évolution esthétique en partie liée à un effort de rationalisation technique<sup>15</sup> : formats plus maniables, standardisation relative des blocs, décrochements plus rares.

Le prestige des bossages n'a jamais fait disparaître ni les moellons, ni les blocs lisses ; mais l'évolution de ces types d'appareil — qui, eux, ne concernent pas seulement l'architecture militaire — reste à étudier.

Les marques lapidaires suscitent un intérêt presque excessif : comme la présence d'une même marque sur deux édifices ne prouve nullement qu'ils soient dus au même atelier, les marques restent un critère aussi empirique que les précédents, et pour l'instant inapte à fournir des datations fines<sup>16</sup>.

Les procédés de levage des blocs ont laissé à leur surface des traces de deux sortes. Les trous de louve<sup>17</sup> sont profonds et fourchus ; en principe, on n'en trouve qu'un par pierre, sur la face supérieure<sup>18</sup>. Ils apparaissent au donjon nord de Hohegisheim (vers 1147)<sup>11</sup> ; leur disparition reste à dater : net recul au début du XIII<sup>e</sup>, disparition définitive au XIV<sup>e</sup> siècle ?

La louve est peu à peu remplacée par la pince de levage, dont l'emploi exige deux trous sur des faces opposées du bloc ; il peut s'agir des faces latérales, auquel cas les trous sont normalement invisibles<sup>19</sup>. Le plus souvent, les trous de pince sont ronds et assez peu profonds : ce modèle apparaît dès 1200 au donjon de Landsberg. D'autres types, plus rares, apparaissent à la même époque (donjon du Hohnack : deux trous sur la même face), voire dès la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle (trous allongés : profonds à Lützelburg/Zorn, superficiels à Saint-Jean-les-Saverne).

## La fouille

Le moyen de datation le plus sûr, mais aussi le plus coûteux est l'archéologie — précisons : la fouille stratigraphique ; car dégager des bases de murs sans observer soigneusement leur relation avec la succession des couches archéologiques dans lesquelles ils s'insèrent n'aboutit qu'à détruire les meilleurs sources de l'histoire d'un site. C'est pourtant ce qui s'est fait trop souvent, de nos jours encore.

En comparaison avec la Suisse alémanique<sup>20</sup>, très peu de châteaux alsaciens ont fait l'objet de fouilles scientifiques. Des interventions ponctuelles ont eu lieu dans plus de vingt sites, mais les rares travaux plus ambitieux sont encore inachevés (sauf à Ortenberg) et insuffisamment publiés<sup>21</sup>.

Au demeurant, l'archéologie seule fournit rarement des datations très précises : le matériel qui date les couches — en général la céramique<sup>22</sup> — ne s'y prête pas. Une exception : la dendrochronologie, qui jusqu'ici n'a fourni de dates exactes que pour quelques édifices (Haguenau, Lahr, Ulrichsburg, Hohegisheim), mais dont on peut attendre des progrès considérables dans un avenir proche<sup>23</sup>.

Au total, dans la plupart des cas, on n'a de chance d'aboutir à une datation solide qu'en confrontant les résultats de toutes les approches disponibles. Les progrès des vingt dernières années sont dûs pour une bonne part à cette méthode pluridisciplinaire, qui exige du castellologue soit la maîtrise de deux, voire trois spécialités, soit le travail en équipe. La seconde solution est assurément la plus enrichissante, du point de vue tant personnel que scientifique.

## ZONES D'OMBRE

### Les origines

Sur le problème des origines, les sources monumentales sont muettes, car les plus anciennes ne remontent guère au-delà du XII<sup>e</sup> siècle<sup>24</sup>. Or l'histoire et l'archéologie montrent que le château-fort, en tant que résidence permanente fortifiée d'une famille aristocratique, apparaît un ou deux siècles plus tôt. Certes, la doctrine traditionnelle<sup>25</sup>, qui explique la construction des premiers châteaux par les invasions normandes et hongroises des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles, ne se vérifie pas chez nous. Se fondant sur les textes, Maurer (1969) a pu montrer qu'en Alémanie, le château-fort (*Adelsburg*) n'apparaît guère qu'au milieu du XI<sup>e</sup> siècle. Dans l'ensemble, cette assertion vaut aussi pour l'Alsace, bien que le cas de Hohegisheim et de Rappoltstein, habités dès le début du XI<sup>e</sup> siècle (Wilsdorf 1976 et 1980), oblige à la nuancer.

L'archéologie permet de remonter encore plus haut, du moins en Suisse alémanique, où un nombre surprenant de sites castraux s'avèrent peuplés dès le début du XI<sup>e</sup>, voire dès le X<sup>e</sup> siècle<sup>26</sup>. En Alsace, seule la fouille de Rathsamhausen a révélé une occupation remontant au XI<sup>e</sup> siècle<sup>27</sup>, mais ce cas pèse d'autant plus lourd que les fouilles sont plus rares et qu'il s'agit plus tard de la résidence d'un simple ministériel.

Bâti pour l'essentiel en bois, en terre et en pierre sèche, ces premiers châteaux n'ont laissé que de faibles traces<sup>28</sup>. Ils intéressent pourtant l'architecture en tant que témoins de la tradition dont sont issues les premières forteresses conservées, celles du XII<sup>e</sup> siècle. Et surtout, ils obligent à poser le problème des origines du château-fort. Car celui-ci, lors de son apparition au X<sup>e</sup> ou au XI<sup>e</sup> siècle<sup>29</sup>, représente une double révolution.

D'abord, les sites fortifiés de hauteur, souvent héritiers d'une tradition millénaire<sup>30</sup>, changent radicalement de fonction : de refuges temporaires de toute une population, ils deviennent habitat permanent d'un petit groupe privilégié, ce qui s'accompagne souvent d'une nette réduction de surface (Frankenburg). Un équipement collectif<sup>31</sup> se trouve ainsi « privatisé ». Ensuite, l'habitat noble change de visage : à des *curtes* sans caractère défensif marqué, proches des agglomérations, succèdent sans transition des résidences fortifiées sur des sites de sommet

aussi spectaculaires qu'incommodes (Maurer 1969). Il est évident qu'un changement si radical ne s'explique que par une mutation sociale tout aussi profonde. De fait, il correspond à la naissance tumultueuse de la société féodale, marquée par l'effacement du pouvoir royal au profit d'une foule de seigneurs locaux ; leur puissance repose sur l'usurpation des prérogatives publiques, dont la principale est le *ban* (droit de contraindre et de punir). On devine un lien étroit entre l'apparition de la seigneurie *banale* et celle des châteaux, qui seuls ont pu donner aux seigneurs la position de force nécessaire à l'appropriation du ban. Mais la naissance et l'évolution de la société féodale en Alsace sont encore très mal connues, ce qui empêche de préciser davantage<sup>32</sup>. Il reste notamment à évaluer la part, dans l'émergence des châteaux de montagne, du besoin de sécurité matérielle et du désir de traduire symboliquement une position sociale nouvellement acquise<sup>33</sup>.

## Les châteaux de plaine

Il n'a été et ne sera guère question ici que des châteaux de montagne. C'est qu'ils forment la majorité des édifices cités par les textes et la quasi-totalité de ceux dont il reste des vestiges anciens susceptibles d'une étude architecturale. Mais étaient-ils aussi majoritaires au Moyen Age ?

L'architecture considère comme châteaux de plaine ceux dont le site n'est pas notablement surélevé par rapport aux terrains environnants. Mais au point de vue des sources, et de la conservation du monument, le critère essentiel — qui d'ailleurs correspond en grande partie au précédent — est la proximité des habitats. Car les châteaux proches d'un village en portent généralement le nom ; et dans ce cas, pour prouver l'existence du château, la mention d'un seigneur portant le nom du village ne suffit pas, car il a très bien pu n'y avoir qu'une résidence non fortifiée. Il faut donc attendre le hasard d'un texte citant expressément un *castrum*, *burg* ou *hus*<sup>34</sup>. Au contraire, les châteaux de montagne tirent rarement leur nom d'un habitat préexistant, de sorte que la mention d'un seigneur de Frankenburg, de Hohnack ou de Fleckenstein suffit à démontrer l'existence de la forteresse éponyme. La différence est énorme, quand on songe que sur 30 châteaux de montagne connus avant 1200, 21 le sont par une mention du seigneur en portant le nom<sup>35</sup>.

Les monuments conservés renseignent encore plus mal que les textes sur les châteaux de plaine *médiévaux*. Ceux-ci ont en effet connu trois types d'évolution : restés résidences aristocratiques, ils ont été profondément transformés entre le XVI<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècles (Osthause, Osthoffen, Heidwiller) ; désertés par la noblesse, ils sont devenus maisons paysannes et sont méconnaissables (Westhoffen, Breuschwickersheim, Orschwihr) ; enfin, la grande majorité a été démolie entre 1525 et nos jours<sup>36</sup>. Aussi sont-ils inévitablement sous-estimés, et le resteront-ils tant qu'ils n'auront pas fait l'objet de recherches archéologiques de grande ampleur. D'ici là, souvenons-nous que nous ne connaissons (plus ou moins) qu'un des deux aspects du phénomène castral en Alsace<sup>37</sup>.

## L'ÂGE D'OR (XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> SIÈCLES)

### Les premiers châteaux de pierre

Il semble que ce soit au cours de la Querelle des Investitures<sup>38</sup> que les plus grands seigneurs adoptent peu à peu l'usage de la maçonnerie. La technique existait, les églises du XI<sup>e</sup> siècle le prouvent assez. Sa mise en œuvre a pourtant suscité des difficultés, soulignées par Th. Biller : l'essor du bâtiment semble avoir été si rapide que la formation d'artisans qualifiés n'a pu en suivre le rythme.

Jusqu'à présent, on n'a guère de témoins *sûrs* de l'architecture de cette phase initiale<sup>28</sup>. La première tâche serait de les recenser, ce que les progrès de l'archéologie rendront peut-être possible sous peu. D'ici là, soulignons seulement que Lœwenburg, Isenburg, Hohegishheim,

Thanvillé, Rathsamhausen et Lützelburg/Zorn attestent déjà une étonnante diversité de sites et de dimensions.

## Les châteaux du XII<sup>e</sup> siècle <sup>39</sup>

Selon Wirth, le XII<sup>e</sup> siècle est caractérisé par de vastes enceintes <sup>40</sup> de tracé irrégulier, dans lesquelles les bâtiments se répartissent au hasard. Le fait est que ce plan, typique de l'époque romane dans d'autres régions aussi <sup>41</sup>, deviendra exceptionnel au siècle suivant. Mais il n'exclut nullement les sites de rocher, où les constructions s'agglutinent sur un espace réduit.

Par ailleurs, la tour d'habitation se rencontre à Hohbarr, à la Roche, peut-être à Hohkoenigsburg (Biller 1979) et, vers la fin du siècle, à Rathsamhausen et Niederrott. Elle était sans doute également fréquente en plaine, sur motte <sup>42</sup>. Dans les régions voisines, des fouilles ont révélé de nombreux *Wohntürme* des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles <sup>43</sup>.

En revanche, les donjons purement défensifs (*Bergfriede*) sont encore rares. Il est significatif que ceux d'Alt-Winstein, Lützelburg/Zorn, Girbaden et Frankenburg ne remontent pas à la première campagne de construction. A Greifenstein, la tour ouest a le format d'un *Wohnturm* et l'emplacement d'un *Bergfried*. Pour des cas semblables, dont Hohegisheim-nord, Maurer <sup>44</sup> parle de transition. Mais on n'érige pas un bâtiment pour qu'il serve de maillon dans une évolution typologique. C'est donc sur la *fonction* concrète de chaque tour qu'il faut s'interroger : a-t-elle ou non pu servir d'habitat permanent ? A cette question, la fouille du donjon de Wineck/Katzenenthal, légèrement postérieur (vers 1200-20) a fourni une réponse ahurissante : cette tour de 2,4 m de côté dans-œuvre, éclairée par de simples fentes, contenait un poêle du début du XIII<sup>e</sup> siècle : elle était donc occupée en permanence <sup>45</sup>.

Si la tour d'habitation a une tradition remontant au XI<sup>e</sup> siècle ou au-delà, le *Bergfried* semble bien, lui, une invention du XII<sup>e</sup>, qui ne devient fréquente que vers la fin du siècle, et ne prend que progressivement la silhouette élancée qui le caractérisera désormais.

Dans le *Wohnturm* se fondaient les fonctions d'habitat et de défense ; *Bergfried* et logis (son complément obligé) les séparent. Cette distinction s'ajoute à celle entre cuisine et *Stube*, apparue dès le XI<sup>e</sup> siècle dans les châteaux jurassiens <sup>46</sup>, et sera suivie par celle entre *Kernburg* et *Vorburg* abritant les dépendances économiques : la complexité croissante des plans reflète une évolution du mode de vie - progrès du confort, mais aussi de la ségrégation sociale à l'intérieur même du château.

Th. Biller (1980 et 1981) a noté que beaucoup de forteresses du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècles avaient connu une phase bipolaire <sup>47</sup>. Les partages successoraux en sont l'explication la plus évidente, surtout lorsqu'à la bipartition du *Stammsitz* succède après 1200 la fondation d'un château neuf à peu de distance <sup>48</sup>. Mais ils n'expliquent pas tout : la structure bipolaire se trouve déjà en Saxe dans des châteaux royaux du XI<sup>e</sup> siècle. Quand on voit l'ascension de la famille qui porte le nom de (Hoh-) Koenigsburg, et quand on apprend qu'en 1217 Klein-Ochsenstein est occupé par le *Burgvogt*, on songe à des échos de la dualité *Kaiserburg*/*Burggrafenburg* qu'on trouve par exemple à Nuremberg.

Un type voisin se caractérise par une *Oberburg* sur un rocher et, en contrebas, une *Untenburg* abritant un logis de qualité : ce type, apparu au XII<sup>e</sup> siècle à Girbaden et Ringelstein, se développe au XIII<sup>e</sup> (Bernstein, Neu-Winstein ; Hohrappoltstein ?). Le bel exemple de Gräfenstein <sup>49</sup> invite à situer dans l'*Untenburg* les chevaliers de la garnison (*Burgmannen*), dont les *mansiones* sont attestées à Girbaden en 1226.

Quant aux basses-cours proprement dites, Maurer et Biller ont noté qu'on n'en connaît guère qui remontent certainement au XII<sup>e</sup> siècle. Le second en conclut qu'à cette époque le bétail n'est pas encore perçu comme une réalité vulgaire, à soustraire aux regards, sinon aux narines <sup>50</sup> de la bonne société. Ceci rejoint les remarques de W. Meyer sur le mode de vie pastoral de la noblesse rurale <sup>51</sup>. L'histoire de l'architecture débouche ici sur celle des sensibilités et des comportements, aspect qui reste à approfondir.

Au total, c'est bien la diversité qui caractérise le XII<sup>e</sup> siècle, phase expérimentale où les constructeurs tâtonnent encore à la recherche du modèle définitif (Biller 1980).

## La première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle

C'est sur cette période capitale, au cours de laquelle s'impose le type *classique* du château-fort alsacien, que l'accord est le plus large<sup>52</sup>. Landsberg (1197-1200) inaugure un type vite promis au plus grand succès : le château enchemisé, où un mur d'enceinte haut, épais et de tracé relativement régulier — la chemise — enserre étroitement les logis ; la cour est étriquée ou même absente, ce qui rend une basse-cour indispensable ; mais elle n'est pas forcément close d'un mur maçonné.

Le donjon, désormais presque obligatoire, est généralement du côté de l'attaque ; il est encore fréquemment carré, mais le pentagone se répand (Bernstein, Schrankenfels)<sup>53</sup> et la forme ronde apparaît (Pflixburg, Hugstein), en même temps que les courtines à tracé courbe<sup>54</sup>. Wirth et Salch insistent sur la modernisation des conceptions défensives : le type inauguré à Landsberg y contribue, en réduisant le périmètre à défendre et en concentrant la défense sur une face. Avec les hourds<sup>55</sup> et les tours de flanquement (Bernstein, Girbaden), la défense active apparaît, quoique encore bien timidement. On s'accorde sur le rôle de l'influence française dans cette évolution<sup>56</sup>, ainsi que sur ses limites, dues à l'énorme différence d'état politique et social entre l'Alsace et la France.

Souignons aussi, avec Th. Biller, l'évolution de l'habitat : la tour d'habitation recule devant le couple logis/*Bergfried* ; les fenêtres croissent en nombre et en dimension ; la diffusion de la niche à bancs (apparue à Hohegheim dès la fin du XII<sup>e</sup> siècle) témoigne d'une *Wohnkultur* nouvelle. Enfin, Maurer et Biller insistent sur le passage d'une esthétique « romane » à une esthétique « gothique », caractérisée par la structure hiérarchique, la concentration des masses, l'effet monumental.

## La deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle

Seuls quatre monuments de cette période sont datés par un texte sûr<sup>2</sup>, et les critères architecturaux sont incertains : les châteaux de la seconde moitié du siècle ne diffèrent pas foncièrement de ceux de la première, et on ne sait presque rien de ceux du XIV<sup>e</sup> siècle (*infra*, p. M9) ; or, dans des constructions encore plus sobres qu'à l'époque romane, les comparaisons stylistiques ne mènent pas loin<sup>57</sup>.

Restent les critères proprement militaires, sur lesquels Wirth a fondé sa chronologie : les meurtrières à niches apparaîtraient sous l'Interrègne (1246-73). Mais si le premier exemple alsacien daté est à Ortenberg (1262), à Lahr, elles existent dès 1218, et l'on ignore la date de celles de Landsberg-nord-ouest, Lützelburg/Ottrott, Spesburg et Andlau.

L'approche de Wirth a été systématisée par Salch, qui n'attribue à l'Interrègne que les réalisations les meilleures du point de vue défensif, et repousse toutes les autres<sup>58</sup> vers la fin du siècle, sinon au-delà. Or Birkenfels, qui remonte très probablement à 1260-62<sup>59</sup>, fait déjà passer le confort résidentiel avant les impératifs militaires. Dès lors, les grandes fenêtres de Wasenburg, Dreistein et Oedenburg ne suffisent pas non plus pour attribuer ces monuments à la fin du siècle<sup>60</sup>. On s'étonne que Salch, dont c'est le mérite d'avoir souligné les fonctions autres que militaires des châteaux, n'admette pas qu'à toutes les époques la conception de certains d'entre eux ait pu être axée sur d'autres priorités que la défense.

Car l'architecture castrale est en permanence tiraillée entre des exigences contradictoires : répondre au défi des progrès de la poliorcétique, affirmer symboliquement le rang du constructeur, et satisfaire un besoin accru de confort, stimulé par l'exemple de la vie urbaine<sup>61</sup>. A partir de l'Interrègne, ces contradictions s'aiguisent ; et plutôt qu'une évolution linéaire, de la forteresse au « château de plaisance » (Wirth), on entrevoit une hésitation permanente entre ces deux types<sup>62</sup>. Pour préciser davantage, il faudra d'abord mieux dater les principaux édifices.

## LE DÉCLIN (XIV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> SIÈCLE)

### Les châteaux du XIV<sup>e</sup> siècle

On ne sait rien de cette période en Alsace, car *aucun* château ne peut lui être attribué avec certitude. Certes, les textes montrent qu'on en bâtit encore, quoique moins qu'auparavant, mais aucun n'est suffisamment conservé ; beaucoup, d'ailleurs, étaient en plaine. Ce sont là des indices d'une crise des châteaux de montagne qui remonte peut-être au règne de Rodolphe de Habsbourg (1273-91), et qui éclate au grand jour lors de la guerre à laquelle donne lieu sa succession : la meilleure forteresse d'Alsace, Ortenberg, tombe, et les opérations se concentrent autour des villes. Car celles-ci, fortes de leurs remparts, de leurs milices et de leur argent, supplantent désormais les châteaux. La noblesse, affaiblie par la crise économique et gagnée par le goût du confort et de la sociabilité, perd peu à peu l'envie ou les moyens de se bâtir des nids d'aigle<sup>63</sup>.

Ce que Wirth et Salch écrivent du XIV<sup>e</sup> siècle se fonde essentiellement sur l'agrandissement nord-ouest de Landsberg, et sur Wasenburg, Andlau, Spesburg, Wangenburg, Neu-Winstein, Oedenburg et Dreistein, dont on sait seulement qu'ils existent déjà respectivement en 1272, 1274, 1310, 1362, 1362, 1417 et 1442<sup>64</sup>. Seule l'étude architecturale peut donc les dater, et elle n'y décèle rien qui oblige à les placer si tard. Neu-Winstein et Landsberg-nord-ouest remontent même probablement à la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle (Biller 1981, Bronner).

Pour mieux repérer les constructions de cette époque, il faudrait (à défaut de fouilles) étudier systématiquement l'architecture non castrale d'Alsace (appareils, taille de la pierre, marques lapidaires, profils et remplages de baies, nervures de voûte) et en dégager ce qui appartient spécifiquement au XIV<sup>e</sup> siècle. Car jusqu'ici ce siècle est en bien des domaines celui dont l'« image de marque » est la plus floue, celui auquel on attribue volontiers, par élimination, ce qui ne correspond pas aux stéréotypes plus aisément identifiables du XIII<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup> siècles.

### L'ère des remaniements

Dans les édifices préexistants, le XIV<sup>e</sup> siècle inaugure une ère de remaniements qui a pu se prolonger jusqu'au XVII<sup>e</sup>, voire à Lichtenberg ou Lützelstein jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. On les perçoit volontiers en termes de décadence, parce qu'ils sont exécutés en appareil négligé, souvent sans plan d'ensemble. En fait, ils traduisent aussi le progrès du confort : éclairage plus abondant, chauffage plus efficace. Et si l'on cherche par tous les moyens à augmenter l'espace habitable, ce n'est pas forcément qu'une famille nombreuse, appauvrie, s'entasse dans un château trop petit pour elle, c'est aussi qu'avec l'apparition de chambres individuelles et de pièces spécialisées (les textes parlent de *grosse und cleine stuben*, *sommerhüser*, etc.), on a besoin de plus de m<sup>2</sup> par tête. C'est pourquoi, au lieu de se complaire dans les clichés du *Ritterproletariat*, il serait bon d'étudier l'habitat noble de la fin du Moyen Age pour lui-même et sans préjugés.

La même remarque vaut pour l'aspect défensif des châteaux. Le problème est ici celui de leur adaptation à l'artillerie. Mais il faudrait tenir compte, plus qu'on ne l'a fait, de l'observation de Maurer : on n'a pas attendu la menace du canon pour améliorer le flanquement, ni pour introduire barbicanes et fausses-braies<sup>65</sup>.

### Crise et renaissance des châteaux de montagne

Wirth a vérifié pour l'Alsace ce que Maurer (1958) avait observé en Wurtemberg : dans un premier temps, l'artillerie, loin de dévaloriser les *Bergschlösser*, leur redonne de l'intérêt, car eux seuls paraissent à l'abri des bombardes. A partir du milieu du XV<sup>e</sup> siècle, on assiste à une vague de reconstructions ou au moins de modernisations<sup>66</sup>.

Mais comme toute crise, celle qu'ont connue les châteaux de montagne a déterminé une sélection : entre le XIV<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècles, la majorité d'entre eux a été abandonnée, spontanément ou à la suite d'une destruction violente ou accidentelle. On est encore mal renseigné sur ce phénomène. Dans les dictionnaires, la formule rituelle « détruit pendant la guerre de Trente Ans » est souvent à décoder en « circonstances d'abandon encore inconnues ». L'abandon est d'ailleurs un processus complexe : tous les bâtiments n'ont pas forcément été délaissés à la même date<sup>67</sup>, et un château déserté par la noblesse peut encore longtemps servir de maison forestière<sup>68</sup>.

Il manque encore, pour l'Alsace, une synthèse sur la « renaissance des châteaux de montagne » (Wirth). A la différence du Wurtemberg, les constructeurs sont ici tantôt de petits seigneurs (Beger, Sickingen), tantôt des princes de modeste envergure (Hanau, Murbach) ; les Habsbourg agissent par personne interposée (Hohkoenigsburg, Landskron). Les réalisations sont d'une valeur défensive très inégale et varient, selon le statut des occupants habituels, d'une sobriété toute militaire (Herrenstein, Hohnack) à un luxe relatif (Hohbarr, Lichtenberg).

## Reconstructions modernes

Le romantisme a rêvé d'une nouvelle renaissance, ou plutôt d'une résurrection des « Burgs ». En Alsace, on s'est longtemps borné à des reconstructions graphiques<sup>69</sup>, et le passage à l'acte n'a pas eu lieu avant la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. La réédification de Hohkoenigsburg, critiquée en son temps avec des arguments d'inégale valeur, est jugée plus favorablement aujourd'hui, surtout par comparaison avec les erreurs bien pires commises ailleurs<sup>70</sup>. Elle éclipe trois cas plus tristes : à Reichenberg et Hüneburg, on a fait disparaître jusqu'au plan du château médiéval ; à Lützelburg/Zorn, la villa néo-romane de Koeberle est moins désolante que ses « fouilles », qui ont détruit un site archéologique exceptionnel<sup>71</sup>.

## CONCLUSION :

### tâches actuelles de la castellologie alsacienne

1. Bien des sujets, on l'a vu, sont avant tout du domaine de l'archéologie : ainsi les *curtes*, les premiers châteaux de montagne, ceux de plaine, les fortifications de bois et de terre de toute époque — soit la majorité des sites, et une part très importante de l'ensemble du phénomène castral. Et même dans les 60 ou 80 monuments dont il reste assez en élévation pour que la *Baugeschichte* ait son mot à dire, le recours à la fouille est hautement souhaitable : Rathsamhausen ou Löwenburg donnent un aperçu des surprises qu'elle réserve. On souhaite que les archéologues aient plus souvent la possibilité de fouiller un site en totalité, seule méthode vraiment concluante.

2. Même sans l'appoint de l'archéologie, l'analyse monumentale peut encore apporter beaucoup de neuf. Ce qui manque avant tout, ce sont des monographies, assises indispensables d'une synthèse solide. Il est désolant que des édifices aussi importants que Girbaden, Frankenburg ou Hohegisheim n'aient pas encore fait l'objet d'une étude architecturale approfondie, et que pour d'autres, comme Hohkoenigsburg ou Landsberg, il faille se contenter de travaux partiels.

3. Ces monographies auront à confronter les données monumentales au témoignage des textes. Dans ce domaine aussi, beaucoup reste à faire. L'Alsace en est à son troisième dictionnaire des châteaux, mais aucun ne contient ce que Merz offre depuis 1911 pour la région de Bâle : sur chaque édifice, une notice détaillée, puisée directement aux sources (et complétée de vues anciennes et de relevés précis). Il est vrai que Merz s'encombre, surtout pour la période tardive, d'une masse de détails souvent inutiles à l'architecture. Une présentation plus légère, et tout aussi adéquate, est celle des régestes de Hohegisheim (Wilsdorf 1980). L'idéal serait d'en avoir l'équivalent pour tous les monuments importants<sup>72</sup>.

4. Autre besoin, celui d'études sur les techniques de construction : extraction, taille, levage et pose des pierres ; appareils, mortiers et enduits ; marques lapidaires. Il y a là non seulement une méthode de datation dont on est loin, faute de recherches assez étendues, d'avoir exploité toutes les possibilités, mais aussi une source de découvertes insoupçonnées sur les conditions de production des édifices<sup>73</sup>.

5. L'Alsace médiévale est partie intégrante de l'Empire germanique. C'est avec les pays alémaniques et le Palatinat qu'elle nourrit les échanges les plus intenses, c'est dans ces régions que la situation politique et sociale est la plus semblable à la sienne. C'est donc dans le cadre de l'Empire, et plus particulièrement de l'*Oberrhein* ou de l'Alémanie, qu'il faut situer ses châteaux pour les voir dans leur vraie lumière.

Or la jeune génération des castellologues alsaciens est de langue et de formation essentiellement françaises. Elle puise volontiers ses références dans Finò ou Fournier — excellents ouvrages, mais qui, consacrés à « la France médiévale », ne concernent pas notre région et étudient un monde assez différent<sup>74</sup>. En revanche, les instruments de travail et les publications d'Allemagne et de Suisse, qui souvent intéressent bien plus directement l'Alsace, y restent peu connus<sup>75</sup>. Il est vrai que la majorité est introuvable dans nos bibliothèques<sup>76</sup>. Dans ce domaine aussi, l'Alsace, déchirée entre son passé germanique et son rattachement actuel à la France, est en danger de sombrer dans le provincialisme. On parle beaucoup de son rôle de carrefour de l'Europe et de trait d'union entre la France et le monde germanique. Je n'ai pas à apprécier dans quelle mesure la réalité, dans d'autres domaines, correspond à ce bel idéal. En matière de castellologie, nous en sommes loin.

6. Enfin, la castellologie n'est pas une fin en soi. Elle ne prend son sens qu'en s'intégrant à un effort pluridisciplinaire d'étude de la société médiévale, afin de comprendre la nôtre, qui en est issue. Reste qu'à une époque où la majorité des sources est d'origine ecclésiastique, le château-fort est l'expression directe de l'élément laïc de la classe dominante. C'est ce qui, en dehors de toute considération esthétique, fait de chacune de nos ruines un document historique irremplaçable.

## NOTES

1. Les dernières années ont enfin vu paraître plusieurs essais de synthèse : de la thèse de J. WIRTH n'a paru que la première moitié (1975), mais la substance de l'ouvrage a passé dans la contribution de l'auteur à CGAM, pp. 237-366. — WILL 1966 et in CGAM, pp. 87-213. — SALCH 1976 et in CGAM, pp. 371-402. — BILLER 1977, travail inédit dont la refonte en vue de la publication est en cours ; une partie de ses conclusions est résumée dans BILLER 1980 et 1981. Collaborant avec Th. BILLER depuis sept ans, c'est de lui que j'ai appris à déchiffrer les sources monumentales. Les pages qui suivent lui doivent beaucoup, et je tiens à le remercier ici de tout ce qu'il m'a appris au cours de nombreuses discussions et visites de châteaux.
2. Les textes signalent la construction de 31 châteaux, dont la majorité sont détruits. Les autres sont *Landsberg* (1197-1200), *Salm* (1202-25), *Wassenberg/Wasserbourg* (peu avant 1222), *Hugstein* (1230), *Schwarzenberg* (1261), *Ortenberg* (1262), *Hohlandsberg* (1279) et *Ramstein* (1293).
3. Par ex. SALCH 1976, pp. 357-362.
4. ARENS (Fritz), « Die Datierung staufischer Pfalzen und Burgen am Mittelrhein mit Hilfe des Stilvergleichs », in PATZEI, pp. 181-196. Application exemplaire de cette méthode dans ARENS (Fritz), *Die Königspfalz Wimpfen*, Berlin 1967 — qui intéresse aussi les châteaux alsaciens.
5. Cf. WIRTH, p. 20 — mais qui songe à dater un château alsacien par comparaison avec une église d'Ile-de-France ?
6. BILLER 1977, chap. I. 4.

7. Par ex. ARENS, *Wimpfen* (n. 4), *passim*, et sur les meurtrières WIRTH in CGAM, pp. 305-308.
8. LEISTIKOW (Dankwart), « Romanische Mauerwerkstechnik auf fränkischen Burgen », in *BuS* I (1960) à VII (1966), avec datations en partie trop précoces.
9. ANTONOW date parfois à 10 et même 5 ans près par cette méthode, sans guère tenir compte des textes. Une telle précision laisse sceptique.
10. PFEFFERKORN. — ID., « Eine Buckelquaderstudie », in *BuS* XVIII (1977), pp. 48-51.
11. Le plus ancien ex. daté : base et angles du donjon nord de Hohegisheim, daté par dendrochronologie de  $1147 \pm 10$  ans (je remercie M. Gilbert MEYER de m'avoir communiqué ce résultat important de ses recherches encore inédites). Ex. plus anciens, mais très suspects : BINDING (Günther), *Pfalz Gelnhausen*, Bonn 1965, pp. 39-44.
12. ANTONOW, pp. 46-48. — Les théories sur la fonction des bossages sont résumées et discutées dans METZ (Bernhard), « A propos de pierres à bosses », in *ASAM* IV (1977), pp. 11-19.
13. Déjà réfuté par MAURER 1967, p. 80.
14. BILLER 1977, chap. I. 5.3.6.
15. Cf. KIMPEL (Dieter), « Le développement de la taille en série dans l'architecture médiévale et son rôle dans l'histoire économique », in *Bulletin Monumental* CXXXV (1977), pp. 195-222, et « Oekonomie, Technik und Form in der hochgotischen Architektur », in CLAUSBERG (Karl), éd., *Bauwerk und Bildwerk im Hochmittelalter*, Giessen 1981, pp. 103-125. — Est-il besoin de préciser que les questions d'appareil intéressent l'architecture civile et religieuse aussi bien que castrale, et ne sauraient se passer du matériel souvent mieux daté qu'offrent les premières ?
16. Au demeurant, l'étude des marques (comme celle des appareils, cf. n. 15) apporte des renseignements précis sur l'organisation des chantiers : cf. HAEGEL (Bernard) et KILL (René), « Doppelsteinmetzzeichen an elsässischen Burgen », in *BuS* XXI (1980), pp. 122-128, et les mêmes dans HEITZ, pp. 37-47.
17. Sur la louve (et les autres termes techniques employés ici) cf. *Vocabulaire de l'Architecture*, éd. par l'Inventaire Général, 2 vol., Paris 1972 (ici : I, p. 47).
18. Normalement invisible, d'où sous-estimation du phénomène. La présence de trous de louve sur la face visible des blocs n'est pas rare, mais c'est un fait anormal, à expliquer : manutention des pierres avant leur mise en place définitive, éventuellement dès la carrière ? (hypothèse de Th. BILLER).
19. L'absence *apparente* de trous de levage ne prouve donc rien — pas plus que celle de marques lapidaires, invoquée comme argument de datation par WIRTH, p. 21, car l'érosion les efface assez vite sur certains grès tendres, comme l'a noté WIRTH lui-même, p. 60. — Sur le Daubenschlagfels, on vient de retrouver en fouille un château du XII<sup>e</sup> s., dont les blocs ont des trous de pince sur les faces invisibles : cf. HAEGEL (Bernard) et KILL (René), « Le château-fort sur le Daubenschlagfels, bilan de trois années de fouilles », à paraître in *Etudes Médiévales* (supplément archéologique à *SHAS*), I (1983). Les recherches entamées par ces auteurs sur les trous de levage apporteront certainement des surprises. En attendant, cf. LEISTIKOW (Dankwart), « Aufzugsvorrichtungen für Werksteine im mittelalterlichen Baubetrieb : Wolf und Zange », in *Architectura* XII (1982), pp. 20-31.
20. Cf. notamment la collection *Schweizer Beiträge zur Kulturgeschichte und Archäologie des Mittelalters*, t. I-VIII, Olten et Fribourg-en-Br., 1975-81 ; NSBV, depuis 1955 ; pour les fouilles de Baseland la revue *Baselbieter Heimatbuch*, t. I (1941) svv. Aperçu critique et à jour dans TAUBER (Jürg), *Herd und Ofen im Mittelalter. Untersuchungen zur Kulturgeschichte am archäologischen Material vornehmlich der Nordwestschweiz (9.-14. Jh.)*, Olten-Freiburg, 1980.
21. SALCH 1978 (ms.) ; BURNOUF-FÈVRE ; SCHELLMANN ; BRONNER ; MEYER-BRUNEL 1972 et 1973, etc.
22. Etat de la question (peu encourageant) : SCHOLKMANN (Barbara), « Zum Stand der Erforschung der mittelalterlichen Keramik in Baden-Württemberg », in *Zeitschrift für Archäologie des Mittelalters* VI (1979), pp. 149-159.
23. WILL 1970 ; LIST ; MEYER (Gilbert) in *St Ulrich*, p. 18 ; cf. n. 11 ; on attend avec impatience la publication des recherches dendrochronologiques, en voie d'achèvement, de M. Gilbert MEYER.
24. Le plus ancien édifice *sûrement* daté est désormais le donjon nord de Hohegisheim (cf. n. 11). — Seule la tour-porte primitive de Lützelburg/Zorn (ZUMSTEIN 1969) et peut-être une partie du donjon d'Ulrichsburg (G. MEYER ; ID., in *St Ulrich*, p. 14 : invérifiable jusqu'à plus ample publication) semblent nettement plus anciennes (XI<sup>e</sup> s. ?). Sur les parties les plus anciennes de Hohkoenigsburg, cf. ZUMSTEIN 1974 et BILLER 1979. Personne ne croit plus que le château octogonal d'Eguisheim soit antérieur à 1200.
25. Réaffirmée par FOURNIER (Gabriel), *Le château dans la France médiévale, essai de sociologie monumentale*, Paris 1978.

26. Occupation du X<sup>e</sup> ou du XI<sup>e</sup> s. notamment à Eptingen, Oedenburg et Vorder-Wartenberg (Baselland), Alt-Wartburg (Aargau), Alt-Bechburg, Frohburg, Grenchen, Heidegg/Kienberg et Rickenbach (Soleure), Löwenburg (Jura) : cf. n. 20. — Selon MEYER (Werner), *Die Burgruine Alt-Wartburg*, Olten-Freiburg, 1974, p. 119, certains de ces sites au moins sont des châteaux-forts dès le départ.
27. Selon un rapport préliminaire trop rapide pour permettre un jugement définitif (BURNOUF-FÈVRE).
28. Du moins en Alsace dans l'état actuel des connaissances (cf. n. 24) ; sur des châteaux du XI<sup>e</sup> s. en maçonnerie cf. STEIN (Günter), « Das Schlössel bei Klingenstein. Zur Baugeschichte einer salischen Turmburg », in *Mainzer Zeitschrift* LXVII/LXVIII (1972/73), pp. 108-117 ; W. MEYER 1977 ; ID., « Die Burgstelle Rickenbach », in *Jahrbuch für solothurnische Geschichte* XLV (1972), pp. 316-409.
29. L'incertitude chronologique persistera tant que la synthèse des données historiques et archéologiques n'aura pas été faite.
30. Néolithique final, Bronze final/Hallstatt, Bas-Empire : par ex. Ferrette, Hohegisheim, Hohlandsberg, Ulrichsburg, Frankenburg en Alsace, Frohburg en Suisse.
31. Actuel ou seulement potentiel ? A la fouille de répondre ; dans des cas comme Lützelburg/Zorn ou Frankenburg, on pencherait volontiers pour la première hypothèse. Sur des enceintes de refuge encore occupées au XI<sup>e</sup> s. en Suisse, cf. MEYER, *Alt-Wartburg* (n. 26), pp. 119 et 121 n. 12.
32. La seule étude d'ensemble est très décevante : DUBLED (Henri), *Seigneurie et communauté rurales en Alsace du XI<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> s.*, Strasbourg 1957 (thèse ms.).
33. Longtemps négligé, l'aspect symbolique est maintenant souligné avec une vigueur telle qu'il faudra bientôt rappeler que l'aspect concrètement défensif n'est pas accessoire : cf. MAURER (Hans-Martin), « Der Burgenbau als Gesinnungsausdruck und Herrschaftssymbol », in *Schwäbische Heimat* XXIII (1972), pp. 124-130 ; MEYER (Werner), « Die Burg als repräsentatives Statussymbol. Ein Beitrag zum Verständnis des mittelalterlichen Burgenbaues », in *Zeitschrift für schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte* XXXIII (1976), pp. 17-37 ; COULSON (Charles), « Structural Symbolism in Medieval Castle Architecture », in *Journal of the British Archaeological Association* CXXXII (1979), pp. 73-90.
34. *Domus*, *hus* ou *gesesse* peuvent aussi bien désigner une maison paysanne qu'un manoir non fortifié ou une maison-forte.
35. Ce que néglige WIRTH, p. 105.
36. Angreth a été démoli en 1963 (Inventaire Guebwiller, p. 70), les ruines du château de Heiligenstein rasées en 1978.
37. Encore n'en avons-nous qu'une vision déformée, du fait que seules les maçonneries ont (en partie) survécu. Or la part du bois était énorme jusque dans les châteaux « de pierre » : charpente, colombages, bardeaux, essentages, palissades, hourds, galeries, escaliers, volets, cloisons et lambris n'ont laissé que des traces infimes, et trop peu étudiées.
38. Sur cet épisode (1077-1122) cf. RAPP, pp. 48-55, et MAURER 1969.
39. On s'accorde à dater de cette époque des parties notables de Hohbarr, Lützelburg/Zorn, Girbaden, Frankenburg, Hohkoenigsburg, Ulrichsburg, Hohegisheim, et éventuellement (fin du siècle ou vers 1200) de Ringelstein et Hohenstein, avec les tours de Greifenstein-ouest, Rathsamhausen et Hohnack.
40. « Comtales » dans la terminologie de SALCH ; mais les Horburg, les Geroldseck, les Lichtenberg ne sont pas comtes.
41. Cf. HÉLIOT (Pierre), « Les châteaux-forts en France du X<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> s. », in *Journal des Savants*, 1965, pp. 483-514.
42. Selon BURNOUF (Joëlle), *La motte castrale en Alsace*, Strasbourg 1978 (thèse ms.), la majorité des mottes alsaciennes serait tardive. J'en doute.
43. Schloessel et Rickenbach, cf. n. 28. — LUTZ (Dietrich), « Die Untersuchungen auf dem Turmberg bei Karlsruhe-Durlach » et « Die Turmburgen von Langensteinbach und Kleinsteinbach », in *Forschungen und Berichte der Archäologie des Mittelalters in Baden-Württemberg* IV (1977), pp. 173-207 et 151-159. — SCHLIPPE (Josef), « Die Burg Breisach », in *Nachrichtenblatt der Denkmalpflege in Baden-Württemberg* II (1959), pp. 50-53 (bâtie en 1198).
44. MAURER 1967, p. 85.
45. MEYER-BRUNEL 1973 ; même constatation au donjon sud de Hohegisheim (communication orale de M. Gilbert MEYER) ; reste à savoir si c'est le seigneur ou le guetteur qui habitait normalement le donjon.
46. W. MEYER 1977, et *Rickenbach* (n. 28) ; TAUBER (n. 20).

47. Hohkoenigsburg (BILLER 1979), Hohegisheim (XII<sup>e</sup> s.), Hohbarr (après 1168), Lützelburg/Zorn (? — avant 1179), Ferrette (fin XII<sup>e</sup> s. ?), Ochsenstein (avant 1217), Ulrichsburg (« tour d'habitation » sud-ouest) ; plus tard Landsberg (BRONNER), Greifenstein, Alt-Winstein, etc.
48. Partage attesté à Hohkoenigsburg avant 1147, à Hohegisheim (WILSDORF 1980, p. 36), à Ochsenstein en 1217. — Château neuf comme « filiale » d'un château double : Neu-Winstein, Oedenburg, Girsberg/Stein ; Eguisheim (en ville) ? ; plus tard Klein-Arnsberg.
49. STEIN 1976, pp. 47-54 (au nord-est de Pirmasens).
50. Au XVI<sup>e</sup> s., Ulrich von Hutten décrit les châteaux comme infestés d'odeurs de poudre à canon et de crotte de chien. Le fait nouveau est qu'on s'en offusque.
51. W. MEYER 1962 ; ID., « Der Wandel des adligen Lebensstils im 13. und 14. Jh. », in *NSBV IL* (1976), pp. 9-14 ; WACKERNAGEL (Hans-Georg), « Burgen, Ritter und Hirten », in ID., *Altes Volkstum der Schweiz*, Bâle 1956, pp. 51-62.
52. Sauf que la datation de Neu-Winstein et de Landsberg-nord-ouest oscille entre la première moitié du XIII<sup>e</sup> (BILLER 1980 ; BRONNER) et le XIV<sup>e</sup> s. (WIRTH, peu convaincant).
53. Apparu avant 1179 à Lützelburg/Zorn, le donjon pentagonal est bien plus fréquent en Alsace que dans le reste de l'Alémanie : cf. MAURER 1967, p. 88, et ANTONOW, p. 26.
54. A partir de 1220 selon ZUMSTEIN 1971, WIRTH et (pour la rive droite du Rhin) ANTONOW, p. 27.
55. Apparus dès le XII<sup>e</sup> s. au logis d'Ulrichsburg (G. MEYER), ils ne deviennent fréquents qu'à partir de Landsberg.
56. L'influence des croisades, vieille légende dont MAURER 1967 a fait justice, n'est plus invoquée que par STEIN 1976 et ANTONOW.
57. La *Kernburg* de Landsberg (1197-1200) a une porte en arc brisé, son agrandissement nord-ouest des fenêtres en plein cintre. — Les fenêtres de Neu-Winstein sont datées du XIII<sup>e</sup> s. par HOTZ, BILLER 1981 et Th. RIEGER (respectivement premier tiers, première moitié, deuxième moitié) et du XIV<sup>e</sup> s. par WIRTH et R. RECHT.
58. Par ex. Birkenfels et Kagenfels (malgré les données historiques, cf. n. suivante), Bilstein/Urbeis, Kintzheim, Oedenburg ; pour ces trois derniers, il s'écarte de WIRTH (in *CGAM*, pp. 312-314), qui les place sous l'Interrègne, sans nommer ses raisons, mais avec au moins autant de vraisemblance.
59. Aux spéculations de SALCH 1976, pp. 42 et 165, on préférera le raisonnement fondé de RAPP, p. 82.
60. Cf. n. 64. — SALCH 1976 date du milieu du XIII<sup>e</sup> s. Lützelburg/Ottrott, qui présente les mêmes grandes fenêtres, et un mur-bouclier. Sur le bouclier, également invoqué par Salch comme argument de datation tardive, cf. *infra*, p. 43.
61. W. MEYER, *Wandel* (n. 51) ; BILLER 1981.
62. Et quelques autres : c'est ainsi que le *Bergfried*, on l'a souvent noté depuis MAURER 1967, se maintient même quand le site (rocher inaccessible) ou le plan (mur-bouclier) le rendent superflu.
63. Non qu'elle cesse de bâtir, mais les types désormais préférés — hôtels urbains (*Adelshöfe*), *Wasserburgen* ou *Weiherrhäuser* ruraux et, pour les seigneurs de plus d'envergure, *Stadtburgen* — sont mal conservés et peu étudiés ; sur la *Wasserburg* cf. SALCH 1976, pp. 359-361.
64. *Friderich von Wazzenburg* 1272 : ABR G 3528/4 ; Hohandlau 1274 : *Alsacia Diplomatica* II, p. 6 ; *Spehitzberg* 1310 : ABR Fonds d'Andlau n° 20 ; *die nuwe Winnestein* : Karlsruhe GLA 67/285, f° 57. Salch et Wirth n'ont pas connu ces textes, sauf celui de 1274, qu'ils rapportent à tort à Niederandlau. — Sur Neu-Winstein, monographie de Th. BILLER en préparation.
65. MAURER 1967, chap. VII ; BILLER 1977 ; pour les fausses-braies cf. *infra*, p. 43.
66. Notamment Morimont (après 1468 ?), Hugstein (avant 1479), Hohkoenigsburg (1480), Schwarzenberg (vers 1500), Hohnack (non daté), Landskron (1515), Hohenburg (1542 et/ou 1574), Schoeneck (1545 et/ou 1592 ??), Wildenstein (avant 1575), Lichtenberg (vers 1575), Herrenstein (1581-83 : AMS VI 468/9), Hohbarr (1583), Ferrette (2<sup>e</sup> moitié du XVI<sup>e</sup> s. ?). Il semblerait donc qu'on puisse distinguer deux vagues, dont l'une culmine dans le dernier quart du XV<sup>e</sup> et l'autre dans le troisième quart du XVI<sup>e</sup> s.
67. Démontré par la fouille à Frohburg : W. MEYER 1977.
68. Kagenfels, Falkenstein, etc. — Dans un château abandonné peuvent rester en usage la chapelle (WILSDORF 1980, n° 9 ; *Saint-Ulrich*, pp. 22-24), des caves (MAURER 1958, p. 172), des écuries (BURNOUF-FÈVRE).

69. Revue critique : WILL (Robert), in *CGAM*, pp. 214-235 (richement illustré) ; également (en allemand) in *BuS XVIII* 1977, pp. 114-120.
70. EBHARDT (Bodo), *Die Hohkönigsburg, baugeschichtliche Untersuchung und Bericht über die Wiederherstellung*, Berlin 1980 ; PIPER, pp. 634-640 ; WILL 1966, p. 135 ; STEIN 1975. — Qui, de nos jours, oserait critiquer une réalisation qui attire des millions de visiteurs et *rapporte de l'argent* ?
71. Plan de Reichenberg avant reconstruction : NÄHER (Julius), *Baudenkmäler der Freiherren von Müllenheim im Elsass*, Strasbourg 1905, n° 3. — Sur Fritz Spieser, dit Spieser-Hünenburg, cf. en dernier lieu BANKWITZ (Philip), *Les chefs autonomistes alsaciens = Saisons d'Alsace* n° 71 (1980), pp. 61-63. — KOEBERLE (Eugène), *Les ruines du château de Lutzelbourg*, Strasbourg 1909.
72. J'ai consacré une courte notice historique, fondée autant que possible sur les sources, à chacun des 74 châteaux étudiés par BILLER 1977 ; ce travail est en cours de révision pour la publication.
73. Cf. n. 15 et 16. Le groupe d'archéologie médiévale de la Société d'Histoire de Saverne poursuit ses recherches sur ces sujets ; cf. par ex. HAEGEL (Bernard) et OSTERMANN (Jean-Georges), *Découverte d'une carrière de pierres médiévale au sommet du Petit Ringelsberg*, in *BSHS* n° 98 (1977) p. 41-48, et *supra*, n. 19.
74. FINÒ (José Federico), *Fortresses de la France médiévale*, Paris 1967, 31977 ; FOURNIER, cf. n. 25.
75. WIRTH, pp. 37-42, ne connaît les *Pfalzen* impériales que par EBHARDT (1939) et BRUHNS (1942), d'où des erreurs de datation qui compromettent gravement son propos : Wimpfen et Seligenstadt, par ex., sont du XIII<sup>e</sup> s. (état de la question : ARENS (Fritz), « *Staufische Königspfalzen. Neue Forschungsergebnisse* » in *BuS XIX* (1978), pp. 74-83). J. BURNOUF, étudiant les mottes alsaciennes (cf. n. 42), ne cite pas celles qui ont été fouillées en Suisse et en Bade-Würtemberg. Les fouilleurs de Rathsamhausen, qui ont repéré sous le château actuel une enceinte du XI<sup>e</sup> s., ne se réfèrent pas aux découvertes analogues en Suisse (cf. n. 20 et 26). SALCH émet des théories sur le mur-bouclier sans connaître ANTONOW. WIRTH, pp. 101-110, après avoir longuement réfléchi au « retard de l'Alsace » (par rapport à l'architecture militaire capétienne), liquide ce faux problème de manière définitive, mais ne pose pas la question véritable : comment se situent les châteaux alsaciens par rapport à ceux d'Allemagne et du reste de l'Empire ? avance ou retard ? l'Alsace a-t-elle joué un rôle particulier dans la transmission des influences françaises (cf. WILL 1978 et MECKSEPER) ? Il est particulièrement déplorable que les travaux novateurs et pluridisciplinaires de W. MEYER (Bâle) et de H.-M. MAURER soient si peu connus en Alsace.
76. Un seul ex. : alors que depuis 1973 *BuS* publie chaque année au moins un bon article sur un sujet alsacien, la *BNUS* s'est désabonnée de cette revue en 1977 ! *Germanicum est, non legitur* ?

## BIBLIOGRAPHIE

- ANTONOW : ANTONOW (Alexander), *Burgen des südwestdeutschen Raums im 13. und 14. Jahrhundert unter besonderer Berücksichtigung der Schildmauer*, Bühl/Baden 1977.
- ASAM : (*Bulletin de l'Association pour la sauvegarde de l'architecture médiévale*, I (1974) à V (1978). [concerne Birkenfels (I—IV), Hagelschloss (III), Salm et Schwarzenberg (IV)].
- BILLER 1973 : BILLER (Thomas), « Die Ottrotter Schlösser. 1. Die Lützelburg », in *BuS XIV* (1973), pp. 3-13.
- BILLER 1975 : BILLER (Thomas), « Die Ottrotter Schlösser. 2. Burg Rathsamhausen », in *BuS XVI* (1975), pp. 68-87.
- BILLER 1977 : BILLER (Thomas), *Die Entwicklung der hochmittelalterlichen Adelsburg im Elsass* (Diplomarbeit, Berlin, Technische Universität, 1977) [ms.].
- BILLER 1978 : BILLER (Thomas), « Zwei Zeichnungen Daniel Specklins für die Festung Lichtenberg im Unterelsass », in *BuS XIX* (1978), pp. 96-102.
- BILLER 1979 : BILLER (Thomas), « Bemerkungen zu Bestand und Entwicklung der Hohkönigsburg im 12. und 13. Jahrhundert », in *BuS XX* (1979), pp. 2-10.
- BILLER 1980 : BILLER (Thomas), « Die Entwicklung der hochmittelalterlichen Adelsburg im Elsass im 12. Jahrhundert », in *Koldewey-Gesellschaft, Bericht über die 30. Tagung für Ausgrabungswissenschaft und Bauforschung* (paru en 1980), pp. 86-92.
- BILLER 1981 : BILLER (Thomas), « Architektur der Defensive. Die Entwicklung der Adelsburg im Elsass 1150-1250 » in CLAUSBERG (Karl) *et al.*, éd., *Bauwerk und Bildwerk im Hochmittelalter*, Giessen 1981, pp. 55-86.

- \* BRAUN : BRAUN (Adolphe), *L'Alsace photographiée*, Mulhouse 1859, 2 vol. [consultable aux Archives Départementales du Haut-Rhin].
- BRONNER : BRONNER (Guy), METZ (Bernhard) et SCHNITZLER (Bernadette), « Un château double au XIII<sup>e</sup> siècle : le Landsberg à la lumière des travaux récents », in *CAAH* XXIV (1981), pp. 71-94.
- BURNOUF-FEVRE : BURNOUF (Joëlle) et FEVRE (Danielle), « Traces d'occupation des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles au château de Rathsamhausen-Ottrott », in *ASHADBO* VIII (1974), pp. 97-104.
- BuS* : *Burgen und Schlösser, Zeitschrift der Deutschen Burgenvereinigung für Burgenkunde und Denkmalpflege*, I (1960) suiv. [succède à : *Der Burgwart*, I (1899) - LII (1957)].
- CGAM : SCHMITT (Pierre), WILL (Robert), WIRTH (Jean), SALCH (Charles-Laurent), *Châteaux et guerriers de l'Alsace médiévale*, Strasbourg 1975.
- \* EBHARDT : EBHARDT (Bodo), *Der Wehrbau Europas im Mittelalter. Versuch einer Gesamtdarstellung der europäischen Burgen*, Berlin, 2 vol. 1939-58 [réédition photomécanique, Francfort 1977].
- GRODWOHL : GRODWOHL (Marc), « Le château d'Orschwyr. Bilan d'une recherche archéologique », in *ASHTG* 1973/74, pp. 147-157.
- HEITZ : HEITZ (Henri), éd., *Le château du Haut-Barr, étude historique et archéologique* (= *SHAS*, n° 108-109), 1979 [notamment les contributions de Hans ZUMSTEIN].
- JAENGER : JAENGER (Fernand), « Zur Geschichte des Schlosses Breuschwickersheim », in *CAHA* XXX (1939) pp. 81-89.
- LIST : LIST (Karl), « Wasserburg Lahr. Beiträge zum Burgenbau der Stauferzeit », in *BuS* XI (1970), pp. 43-50.
- LUTZ : LUTZ (Dietrich), « Die Archäologie des Mittelalters in Baden-Württemberg. Entwicklung und Aufgaben, mit einer Bibliographie 1945-1975 », in *Forschungen und Berichte der Archäologie des Mittelalters in Baden-Württemberg* IV (1977) [inclut la bibliographie castellologique au sens le plus large].
- MAURER 1958 : MAURER (Hans-Martin), *Die landesherrliche Burg in Württemberg im 15. und 16. Jahrhundert*, Kallmünz 1958.
- MAURER 1967 : MAURER (Hans-Martin), « Bauformen der hochmittelalterlichen Adelsburg in Südwestdeutschland. Untersuchungen zur Entwicklung des Burgenbaus », in *ZGOR* CXV (1967), pp. 61-116.
- MAURER 1969 : MAURER (Hans-Martin), « Die Entstehung der hochmittelalterlichen Adelsburg in Südwestdeutschland », in *ZGOR* CXVII (1969), pp. 295-332.
- MECKSEPER : MECKSEPER (Cord), « Ausstrahlungen des französischen Burgenbaus nach Mitteleuropa im 13. Jahrhundert », in *Beiträge zur Kunst des Mittelalters* (Festschrift Hans WENTZEL), Berlin 1975, pp. 135-144.
- MERZ : MERZ (Walther), *Die Burgen des Sisaus*, 4 vol., Arau [sic] 1909-1914.
- METZ 1978 : METZ (Bernhard), *Dix châteaux des environs de Soultzbach* = *ASAM* V (1978).
- G. MEYER : MEYER (Gilbert), « Le château du grand Ribeaupierre St-Ulrich », in *AC* XXVII (1978), pp. 119-134.
- W. MEYER 1962 : MEYER (Werner), *Der mittelalterliche adel und seine Burgen im ehemaligen Fürstbistum Basel* (140. Neujahrsblatt, herausgegeben von der Gesellschaft zur Beförderung des Guten und Gemeinnütigen), Bâle 1962.
- W. MEYER 1968 : MEYER (Werner), *Die Löwenburg im Berner Jura. Geschichte der Burg, der Herrschaft und ihrer Bewohner* (Basler Beiträge zur Geschichtswissenschaft, CXIII), Bâle-Stuttgart 1968. [A compléter par les rapports de fouille parus dans *NSBV* XXXIII (1960) à XXXVIII (1965)].
- W. MEYER 1977 : MEYER (Werner), « Frohburg SO. Vorläufiger Bericht über die Forschungen 1973-1977 », in *NSBV* L (1977), pp. 105-119 [résume les rapports de fouilles parus in *NSBV* XLVI (1973) à IL (1976)].
- MEYER-BRUNEL 1972 : MEYER (Gilbert) et BRUNEL (Pierre), « Le Burgstall de Guebwiller. Résultat des fouilles », in *ASHTG* 1970/72, pp. 17-24 [cf. aussi WILSDORF 1972].
- MEYER-BRUNEL 1973 : MEYER (Gilbert) et BRUNEL (Pierre), « Origine et vicissitudes du Wineck vues à travers les fouilles de son donjon », in *AC* XXIII (1973), pp. 79-93.
- NSBV* : *Nachrichten des Schweizerischen Burgenvereins* I (1927) svv.
- OT : *Opération Taupe* [devenu en 1970 : *Chantiers d'Etudes Médiévales*] I (1965) à X (1972).
- PATZE : PATZE (Hans), éd., *Die Burgen im deutschen Sprachraum. Ihre rechts- und verfassungsgeschichtliche Bedeutung* (Vorträge und Forschungen, XIX), 2 vol., Sigmaringen 1976 [cf. notamment les contributions de Francis RAPP et Hans-Martin MAURER].

- PFEFFERKORN : PFEFFERKORN (Wilfried), *Buckelquader an Burgen der Stauferzeit in Württemberg*, s. l., 1977.
- PIPER : PIPER (Otto), *Burgenkunde*, München <sup>3</sup>1912 [réédition photomécanique avec une postface de Werner MEYER, Francfort, 1967].
- RAPP : RAPP (Francis), *Recherches sur les châteaux-forts alsaciens*, Strasbourg 1968 [texte d'un DES soutenu en 1948].
- RECHT : RECHT (Roland) [et collaborateurs], *Dictionnaire des châteaux de France. Alsace*, Paris 1980.
- RUDRAUF : RUDRAUF (Jean-Michel), « Un château méconnu et menacé, le Dreistein », in *ASHADBO XV* (1981), pp. 23-37.
- St-Ulrich : Le Château St-Ulrich Ribeauvillé* [plaquette éditée par l'association pour la restauration des trois châteaux de Ribeauvillé], S. l., 1980 [contributions de Christian WILSDORF, Gilbert MEYER, etc.].
- SALCH 1974 : SALCH (Charles-Laurent), *Le château de Rathsamhausen-Ottrott. Architecture et histoire*, Strasbourg, 1974.
- SALCH 1976 : SALCH (Charles-Laurent), *Dictionnaire des châteaux de l'Alsace Médiévale*, Strasbourg, 1976.
- SALCH 1977 : SALCH (Charles-Laurent), *Le château de Spesbourg. Architecture et histoire*, Strasbourg 1977.
- SALCH 1978 : SALCH (Charles-Laurent), *Guerre et vie quotidienne à l'Ortenberg. Etude de civilisation matérielle*, Paris, 1978 [thèse ms.].
- SHELLMANN : SHELLMANN (René), Rapport de fouille au Hohenfels, in *Bulletin de la Société Niederbronnaise d'histoire et d'archéologie* III/12 (1972), pp. 137-163.
- \* SILBERMANN : SILBERMANN (Johannes Andreas), *Beschreibung von Hohenburg oder dem St. Odilienberg samt umliegender Gegend*, Strasbourg 1781.
- STEIN 1975 : STEIN (Günter), « Trifels und Hohkönigsburg. Zitate und Gedanken zum Wiederaufbau zweier Burgruinen », in *Oberrheinische Studien* III (1975) (= Festschrift Günther HASELIER), pp. 373-404.
- STEIN 1976 : STEIN (Günter), *Burgen und Schlösser in der Pfalz*, Francfort 1976 [malheureusement sans plans].
- \* STEINER : STEINER (Eugen), *Vogesen-Burgen. Ansichten, Details und Grundrisse*, Colmar-Strasbourg, 1914.
- \* WAGNER : WAGNER (Emile), *Les ruines des Vosges*, Strasbourg, <sup>1</sup>1900 ; <sup>2</sup>1922 en 2 vol. [Les photos de la première édition sont un peu moins nombreuses, mais de bien meilleure qualité.]
- WILL 1955 : WILL (Robert), « Le château, dit « Burg », de Haguenau. Nouvelles données historiques et archéologiques », in *Etudes Haguenoviennes* N.S. I (1955), pp. 41-125.
- WILL 1970 : WILL (Robert), « Notes complémentaires sur le château impérial disparu de Haguenau », *ibid.*, N.S. V (1970), pp. 79-99.
- WILL 1966 : WILL (Robert), « Les châteaux des Vosges. Architecture et histoire », in *Les Vosges alsaciennes*, Strasbourg 1966, pp. 89-144 [repris et développé dans *CGAM*, pp. 87-213].
- WILL 1978 : WILL (Robert), « Les châteaux de plan carré de la plaine du Rhin et le rayonnement de l'architecture militaire royale de France au XIII<sup>e</sup> siècle », in *CAAH XXI* (1978), pp. 65-86.
- WILSDORF 1972 : WILSDORF (Christian), « Le Burgstall de Guebwiller. Les châteaux octogonaux d'Alsace et les constructions de l'empereur Frédéric II », in *ASHTG* 1970/72, pp. 9-16 [cf. aussi MEYER-BRUNEL 1972].
  - WILSDORF 1976 : WILSDORF (Christian), « L'apparition des châteaux en Haute-Alsace d'après les textes (1000-1200) », in *Actes du 101<sup>e</sup> congrès national des sociétés savantes (Lille 1976), Archéologie et histoire de l'art*, pp. 61-76 [paru en 1978].
  - WILSDORF 1980 : WILSDORF (Christian), « Le château de Haut-Eguisheim jusqu'en 1251 (régestes) » in *RA CVI* (1980), pp. 21-36.
- WIRTH : WIRTH (Jean), *Les Châteaux-forts Alsaciens du XII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle. Etude Architecturale. 1. XII<sup>e</sup> et première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle*, Strasbourg 1975.
- WOLFF : WOLFF (Felix), *Elsässisches Burgen-Lexikon*, Strasbourg 1908 [réédition photomécanique, Francfort 1979].
- WOLLBRETT 1969 : WOLLBRETT (Alphonse), éd., *La Petite-Pierre. Site, passé, monuments* (= *SHAS*, n° 66-67), 1969 [notamment les contributions de l'éd., de Fritz EYER et de Walter HOTZ].
- WOLLBRETT 1973 : WOLLBRETT (Alphonse), éd., *Au pays de Lutzelbourg* (= *SHAS*, n° 82-83), 1973 [notamment les contributions de l'éd., de Fritz EYER et de Hans ZUMSTEIN].
- ZUMSTEIN 1969 : ZUMSTEIN (Hans), « Die Lützelburg bei Pfalzburg in romanischer Zeit », in *Les Vosges XLVIII* (1969), pp. 9-12.

ZUMSTEIN 1967 : ZUMSTEIN (Hans), « Châteaux-forts du XII<sup>e</sup> siècle en Alsace. Contribution à leur étude archéologique », in *CAAAH* XI (1967), pp. 375-384.

ZUMSTEIN 1971 : ZUMSTEIN (Hans), « Châteaux-forts de l'époque romane tardive en Alsace. Contribution à leur étude archéologique », in *CAAAH* XV (1971), pp. 85-100.

ZUMSTEIN 1974 : ZUMSTEIN (Hans), « Die Hohkönigsburg im Lichte neuerer archäologischer Betrachtung », in *BuS* XV (1974), pp. 115-122.

Voir aussi la bibliographie générale (*supra*, pp. 00-00) et la bibliographie relative à Schwarzenberg (*infra*, pp. 55). Pour les ouvrages antérieurs à 1905, en particulier les recueils iconographiques, voir WOLFF. Le signe \* désigne les livres principalement cités pour leur iconographie, le signe ● les travaux de caractère essentiellement historique (parmi lesquels n'ont été cités que quelques ouvrages fondamentaux ou exemplaires).

Ce travail, rédigé pour l'essentiel en 1981, était déjà sous presse quand j'ai eu connaissance des publications suivantes :

CLAERR : CLAERR (Raymond), « Le château de Morimont », in *ASHS* 1981, pp. 23-34 (critique louable, quoique trop timide, des affirmations traditionnelles).

*Encyclopédie de l'Alsace*, Strasbourg 1982 suiv., 12 vol. prévus, en cours de publication (voir sous *archéologie, châteaux-forts*, etc., et sous le nom de chaque monument : notices de différents auteurs, d'ampleur et de qualité variables).

HAEGEL-KILL : HAEGEL (Bernard) & KILL (René), « Le château-fort sur le Daubenschlagfelsen, bilan de trois années de fouilles », in *Etudes Médiévales*, supplément archéologique à *Pays d'Alsace*, I (1983) (important).

JONES-RENN : JONES (Peter N.) & RENN (Derek), « The military effectiveness of Arrow Loops. Some experiments at White Castle », in *Château-Gaillard* IX-X, Caen 1982, pp. 446-456 (renouvelle entièrement la question des meurtrières).

G. MEYER : MEYER (Gilbert), « Les trois châteaux de Ribeauvillé », in *CAF* CXXXVI (1978) (paru en 1982), pp. 91-103 (concerne uniquement Ulrichsburg).

W. MEYER : MEYER (Werner), *Burgen von A bis Z, Burgenlexikon der Regio*, Bâle 1981 (châteaux de la région de Bâle, Sundgau compris ; sans références, mais en général informé, critique et neuf).

REXER : REXER (Frédéric), « Travaux de rénovation au château de la Petite-Pierre », in *SHAS* n° 124 (1983), pp. 39-42.

SCHNITZLER : SCHNITZLER (Bernadette), « Découvertes pré-médiévales dans les châteaux d'Alsace », in *Etudes Médiévales*, supplément archéologique à *Pays d'Alsace*, I (1983).

TAUBER : TAUBER (Jürg), *Herd und Ofen im Mittelalter. Untersuchungen zur Kulturgeschichte am archäologischen Material vornehmlich der Nordwestschweiz (9.-14. Jh.)*, Olten-Freiburg/Br. 1980 (le catalogue des sites constitue une excellente mise au point sur les fouilles de châteaux dans la Suisse du nord-ouest).

Unité Pédagogique d'Architecture de Strasbourg. *Le château de Schoeneck* [réalisé par Maurice FREY, Strasbourg 1983], multigraphié (relevés, rapports de fouilles et de consolidations).

WILSDORF : WILSDORF (Christian), « Le château de Haut-Eguisheim », in *CAF* CXXXVI (1978) (paru en 1982), pp. 154-175.